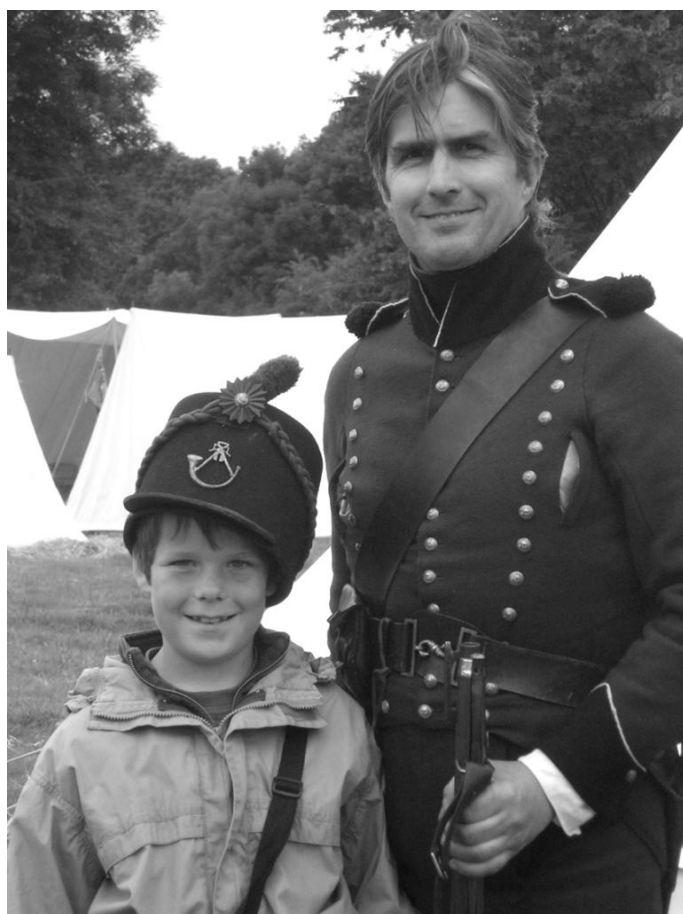




Reconstituteur britannique en uniforme du 95th Rifle Regiment,
bivouac d'Hougoumont en juin 2009
(Photo : É. Bousmar, juin 2009)

Waterloo 1815-2015.

Mémoires européenne, belge et locales en Brabant wallon

« ... nous avons passé la nuit au bivouac aux portes de cette malheureuse ville de Wavre, que dévorait l'incendie allumé pendant le combat. »

Colonel L.-Fl. Fantin des Odoards (1778-1866),
commandant le 22^e régiment de ligne français les
18 et 19 juin 1815¹

Éric BOUSMAR

Dès 1821, les fabriciens de Wavre en sont réduits à évoquer « la dernière bataille, dont notre ville a tant souffert et qui a contribué si positivement à l'heureuse et à jamais mémorable victoire de Waterloo »². Dans le cadre du royaume des Pays-Bas, amalgamant depuis 1815 les provinces belges et néerlandaises, Waterloo capte donc l'attention nationale et internationale, au détriment d'autres secteurs et localités de l'ancien théâtre d'opérations. La campagne de juin 1815 a pourtant marqué aussi l'Entre-Sambre-et-Meuse et Charleroi, les confins du Hainaut et du

1. *Journal du général Fantin des Odoards. Étapes d'un officier de la Grande Armée 1800-1830*, Paris, 1895, cité par A. SONMEREYN, *Les combats de Wavre des 18 et 19 juin 1815, et répertoire de militaires wavriens de l'époque napoléonienne*, Wavre, 1965 (Publication extraordinaire du Cercle historique et archéologique de Wavre et de la région), p. 23. Le *Journal* peut être désormais consulté en ligne sur le site *Gallica* de la Bibliothèque nationale de France.

2. Cité par A. SONMEREYN, *op. cit.*, p. 31.

Namurois (bataille de Ligny/Fleurus, 16 juin 1815), et l'axe Namur-Dinant. L'actuel Brabant wallon n'est pas en reste avec trois affrontements : bataille des Quatre-Bras (16 juin 1815, sous Genappe), bataille dite de Waterloo (18 juin 1815, sous Braine-l'Alleud, Waterloo, Lasne et Genappe), bataille de Wavre (18 et 19 juin 1815). Dans les pages qui suivent, nous souhaitons poser la question de l'impact des opérations sur le Brabant wallon et sa population civile. Dans un second temps, nous poserons la question de la mémoire collective et des lieux de mémoire liés à la bataille : quelle a été, en particulier, la part prise par la population locale dans la définition du champ de bataille comme lieu de mémoire³ ? Enfin, nous verrons dans ce contexte comment s'est mis en place le programme du Bicentenaire de juin 2015, conçu essentiellement au niveau local mais destiné à un public largement international.

1. Une campagne meurtrière, des campagnes meurtries

Dès la veille de Waterloo, un flot de blessés britanniques, belgo-néerlandais et allemands remonte vers Bruxelles⁴. Ce sont les combattants de la bataille des Quatre-Bras, qui a opposé Wellington au maréchal Ney (16 juin 1815). S'y ajoutent des réfugiés civils en fuite. Les troupes elles-mêmes se replient avec méthode, couvertes par des combats d'arrière-garde durant la journée du 17 juin, pour venir occuper la ligne de crête en avant du Mont-Saint-Jean, celle qui correspond au chemin menant aujourd'hui vers la Butte du Lion, coupant la nationale 5, qui était l'axe de progression de l'armée française⁵.

3. Sur le concept, voir P. NORA (dir.), *Les lieux de mémoire*, 3 t. en 7 vol., Paris, 1984-1992. Sur les tensions entre la mémoire collective (ou discours mémoriel) et la connaissance établie par les historiens, voir notamment P. RICŒUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, 2000 ; Ph. RAXHON, *Essai de bilan historiographique de la mémoire*, dans *Bilans historiographiques*, Bruxelles, Facultés Saint-Louis, 2008 (Cahiers du CRHIDI, n° 30), p. 11-94, et Ph. JOUTARD, *Histoire et mémoires : conflits et alliances*, Paris, 2013.

4. A. BARBERO, *Waterloo*, trad. de l'italien [titre orig. : *La battaglia. Storia di Waterloo*, Rome-Bari, 2003], Paris, 2005, rééd. poche 2015, p. 29, 63-64, 66, 82.

5. Sur les opérations, voir ci-dessus la contribution de Bruno Colson.

Les chemins sont défoncés par la masse inhabituelle de charroi, de chevaux et d'hommes, qui avancent sur un sol détrempé par la pluie. Les témoignages font état d'hommes enfoncés jusqu'à la cheville, qui perdent leurs chaussures et continuent pieds nus. Les troupes à pied longent la route en marchant dans les champs, pour laisser le passage aux véhicules⁶. On imagine sans peine les dégâts aux cultures et à la voirie. Ceux-ci seront encore sensiblement accrus le lendemain lors des combats.

La plupart des habitants ont fui, abandonnant bâtiments, bétails, meubles et provisions. Bien qu'alliées de la population locale, les troupes s'installant pour le bivouac se sont servies comme elles le pouvaient, brûlant portes et meubles pour se réchauffer, vidant les caves, abattant des bêtes. Le malheur des civils est sans gloire. Mais beaucoup de soldats et d'officiers, épuisés par les combats de la veille et la retraite du jour, n'eurent même pas cette opportunité, se contentant de passer la nuit sous la pluie, assis sur le havresac, couchés dans leur couverture ou leur capote, allongés sous un caisson d'artillerie⁷. Le lendemain, les fermes de Goumont (Hougoumont) et de la Haie-Sainte, postes fortifiés en avant de la ligne de Wellington, font l'objet de combats violents et prolongés, et finissent dévastées, voire incendiées. De même à l'est de la ligne, les bâtiments de la Papelotte, de La Haye et de Smohain puis, plus tard dans la journée et plus au sud, le village de Plancenoit, plusieurs fois pris et repris, dont l'église partit en flammes. Tout au sud du champ de bataille, la ferme du Caillou qui avait servi de quartier-général à Napoléon du 17 au 18, fut incendiée par les Prussiens après la déroute française et Genappe fut le cadre d'affrontements d'arrière-garde⁸.

6. Voir par exemple B. SIMMS, *The longest afternoon. The 400 men who decided the battle of Waterloo*, Londres, 2014, rééd. poche Penguin Books, 2015, p. 2.

7. A. BARBERO, *Waterloo*, op. cit., p. 35, 57-66, 77-86, 88 ; 107, 180-181, 318-319 ; B. SIMMS, op. cit., p. 3-4 ; J. LOGIE, *Napoléon. La dernière bataille*, Bruxelles, 1998, p. 83-84.

8. A. BARBERO, op. cit., p. 348-349, 446, 453.

Dès le début des combats, à la mi-journée du 18 juin, morts et blessés commencent à couvrir le champ de bataille. Selon les circonstances, certains blessés peuvent être évacués en arrière de la ligne de bataille et pris en charge par les chirurgiens régimentaires ou à l'ambulance de campagne, celle installée par Wellington à la ferme du Mont-Saint-Jean (entre la ligne de front et le village de Waterloo, le long de la chaussée Charleroi-Bruxelles) et celle des Français à la Belle-Alliance. D'autres doivent rester à l'intérieur des carrés d'infanterie, placés sous le feu de l'artillerie et face aux charges de cavalerie. D'autres sont tout simplement restés par terre⁹. La nuit est propice pour dépouiller les morts et les blessés, voire pour achever ceux-ci en les volant. Les civils sont souvent accusés de ce travail de charognard, en particulier dans la mémoire collective. Et pourtant les soldats eux-mêmes n'ont pas été en reste sur ce chapitre. Les témoignages sont nombreux¹⁰. Nombreux sont aussi les témoignages attestant de faits de cruauté envers les blessés et d'assassinat de prisonniers, tant par les Français que par les Alliés¹¹.

Plus de 10.000 tués de part et d'autre, et trois fois plus de blessés, dont au moins un dixième ne survivront pas, telles sont les estimations raisonnables, compte tenu des sources¹². Du côté des

9. J. KEEGAN, *The face of battle. A study of Agincourt, Waterloo and the Somme*, Londres, 1976 [rééd. 2014], p. 171-178 ; A. BARBERO, *op. cit.*, p. 215, 244-245, 271, 276, 296, 304-308, 328, 340, 375-377, 391-392, 401, 438.

10. J. KEEGAN, *op. cit.*, p. 156-158 et 171 ; K. SCHULTEN, *Waterloo (18 juin 1815). La double incertitude*, Paris, 2009, p. 228 (le capitaine Mercer incrimine des paysans), 231, 236 ; A. BARBERO, *op. cit.*, p. 83, 228-229, 238, 266, 280, 336, 340, 359-360, 391, 453, 455, 457, 460, 462-467 ; J. LOGIE, *Napoléon, op. cit.*, p. 154-155 ; P. O'KEEFE, *Waterloo. The aftermath*, Londres, 2014, rééd. poche 2015, p. 57-66

11. Voir J. KEEGAN, *op. cit.*, p. 175-177 ; K. SCHULTEN, *op. cit.*, p. 233 ; A. BARBERO, *op. cit.*, p. 243-244, 254-259, 361-362, 366, 383, 385, 391, 441-443, 451-454.

12. K. SCHULTEN, *op. cit.*, p. 1 (évoque en chiffres ronds 200.000 combattants, 10.000 morts et 40.000 blessés), et p. 227 (cette fois 188.680 combattants, 10.813 morts et 35.295 blessés) ; A. BARBERO, *op. cit.*, p. 92-96, 473, 483-485 (discussion critique sur les effectifs et les pertes).

vainqueurs, certains recherchent leurs camarades ou leurs officiers, les trouvent parfois nus, déjà dépouillés, et les enterrent, le lendemain de la bataille. La population civile prend une large part aux soins aux blessés, dont certains sont encore ramassés quatre jours après la bataille, mais aussi à la collecte et à l'ensevelissement des morts, qui prit de 10 à 12 jours. Fosses communes ou bûchers sont la destination de la plupart des cadavres¹³. Le contingent de morts et blessés est évidemment surtout masculin et n'a pas épargné les officiers (pas moins de sept généraux français sont tués dans les combats de Waterloo¹⁴) mais on y trouve aussi quelques femmes. Ainsi la cantinière Marie Tête-de-Bois, du 1^{er} Grenadiers à pied de la Garde impériale, tuée par un boulet alors que le régiment stationnait en réserve à l'arrière des lignes et enterrée sur place, ou cette épouse enceinte d'un soldat du 27^e Inniskillings, qui soigne les blessés dans le carré avant d'être touchée à son tour¹⁵. Et bien sûr des milliers de chevaux... Ajoutons que bien avant la Grande Guerre, Waterloo eut ses « gueules cassées », tel ce capitaine J. Poole, défiguré par un coup de sabre, qui finit par se suicider en 1817...¹⁶!

Le village de Waterloo et le bourg de Braine-l'Alleud, rappelons-le, se trouvaient en arrière de la ligne de bataille et ne furent donc pas touchés par les combats. Par contre, des troupes belgo-néerlandaises ont passé la nuit du 17 à Braine-l'Alleud et sont entrées en action tardivement le 18, passablement éméchées dans le cas de certaines unités¹⁷, tandis que Wellington avait installé son quartier-général au village de Waterloo. À Braine-

13. K. SCHULTEN, *op. cit.*, p. 228-229 ; A. BARBERO, *op. cit.*, p. 289, 468-473 ; J. LOGIE, *op. cit.*, p. 149-157 ; P. O'KEEFE, *op. cit.*, p. 45-90 ; B. SIMMS, *op. cit.*, p. 60-62.

14. A. BARBERO, *op. cit.*, p. 137 et 344.

15. K. SCHULTEN, *op. cit.*, p. 229 ; A. BARBERO, *op. cit.*, p. 374 et 397 (plus largement *ibid.*, p. 64-66 et 337 sur la présence de femmes et d'enfants dans les troupes).

16. K. SCHULTEN, *op. cit.*, p. 227-228.

17. A. BARBERO, *op. cit.*, p. 421-422, 450.

l'Alleud, l'église paroissiale Saint-Étienne est transformée en hôpital de fortune dès le 19 juin¹⁸.

La population locale fournit aussi des guides, contraints et forcés, aux belligérants. On connaît le fameux Decoster, guide de Napoléon, dont il fallut lier le cheval à celui d'un cavalier de l'escorte, et qui dut connaître bien des angoisses sur le champ de bataille. Plus tragique encore, du côté des Alliés, est le sort du sergent de ville Pierre-François Grade, en fonction à Wavre depuis 1782. Il a été réquisitionné comme guide par l'avant-garde du 1^{er} corps d'armée prussien, marchant le 18 juin pour rejoindre Wellington. Arrivé vers midi à la Chapelle-Robert, dans le bois du Curé (commune de Lasne), il sera pendu et percé de baïonnettes¹⁹.

Le centre et l'est du Brabant wallon furent également au cœur des opérations²⁰. Après leur défaite de Ligny (16 juin 1815), les Prussiens opèrent une retraite bien ordonnée, de leurs bivouacs de Marbais, Gentinnes et Tilly, vers Villeroux et Mont-Saint-Guibert, établissent une forte arrière-garde sur l'actuelle Louvain-la-Neuve (à hauteur de La Baraque et de la ferme de Lauzelle), tandis que le gros des troupes descend du plateau vers Wavre et Bierges et s'établit sur la Dyle. Deux autres corps d'armée, passés plus à l'est, ont bivouaqué le 17 à Dion-le-Mont. Le lendemain (18 juin), l'armée de Grouchy venue de Gembloux, s'avance vers Sart-lez-Walhain et Walhain (d'où les généraux entendent le bruit du

18. En 1965, un bas-relief commémoratif, don du Syndicat d'Initiative local, est placé sous le jubé. Le sculpteur A. Desenfans y a représenté Simon de Cyrène aidant le Christ à porter sa croix, en présence des saintes femmes en lamentation : G. P. SPEECKAERT et I. BAECKER, *Les 135 vestiges et monuments commémoratifs des combats de 1815 en Belgique. Inventaire – description*, Waterloo, 1990, p. 41. Dans le cadre du Bicentenaire, l'église abritera une exposition ; le 21 juin 2015 s'y tiendra une reconstitution des soins aux blessés, juste après une messe télévisée célébrée par l'évêque auxiliaire du Brabant wallon, Mgr Hudsyn.

19. J. LOGIE, *op. cit.*, p. 196-197 ; A. BARBERO, *op. cit.*, p. 106 et 214-215 (Decoster), 309 (un guide pour les Prussiens) ; A. SONMEREYN, *op. cit.*, p. 12 (sergent de ville).

20. Voir notamment A. SONMEREYN, *op. cit.*, parfois confus ; J. LOGIE, *op. cit.*, p. 159-171 ; ainsi que les principales analyses de la bataille, rappelées ci-dessus en bibliographie par Br. Colson.

canon à Waterloo), puis engage le combat sur le plateau de Lauzelle, et ensuite de Limal à Basse-Wavre. Pendant ce temps, trois corps d'armée prussiens font mouvement du nord-ouest de Wavre vers Plancenoit et Mont-Saint-Jean; ils viendront renforcer l'aile gauche de Wellington et permettront la victoire alliée. Le lendemain, Grouchy repousse ses adversaires au nord de Wavre (après cette victoire inutile, il se repliera sur Namur, Dinant et la France). L'ensemble des opérations mérite en réalité la qualification de « double bataille de Waterloo et de Wavre ». Ici aussi, la population civile est confrontée au pillage, au sang et à la destruction. Dès le 17 juin, une habitante d'Overijse (sur la route entre Wavre et Bruxelles) voit passer des Prussiens blessés, dont beaucoup vont mourir dans les rues et maisons du village. Par ailleurs, leurs camarades en retraite pillent et brisent, pour ne rien laisser aux Français. Ce témoin parle (dans une lettre datée du 14 juillet suivant) d'un pillage s'étalant du 18 au 21 juin 1815. L'adversaire n'est pas en reste : arrivés le 19 juin au matin à la ferme du Rys (entité de Wavre), une cantinière crie aux soldats français « Pillez, pilliez, mes enfants »²¹. Bien plus tard, autour de 1950, lors des travaux de rénovation de la ferme qu'il venait d'acheter dans un hameau du village de Cérourx, le dessinateur Hergé fit déboucher et curer un ancien puits, au fond duquel on dégagea des morceaux de cuir et des boutons de cuivre d'un uniforme français ; des boutons identiques accompagnaient les restes d'un cavalier découvert plus tard dans l'étang de Pallandt (Bousval, comm. de Genappe), situé en contre-bas²². Même mises

21. Cités sans référence par A. SONMEREYN, *op. cit.*, p. 25.

22. Témoignage du dessinateur Jacques Martin (1921-2010), ancien collaborateur d'Hergé (1907-1983) dont il a bien connu la maison de campagne : J. MARTIN, *Introduction*, dans P. LEGEIN et J. MARTIN, *Waterloo. Les uniformes de l'armée française. En partenariat avec la commune de Waterloo et Culture Espaces*, Tournai, 2007 (coll. « Jacques Martin présente »), p. 3. Il tombe toutefois dans la confusion lorsqu'il tente de suggérer le mouvement de troupes auquel ce cavalier se serait rattaché. Sur les liens d'Hergé avec la région, voir E. BOUSMAR, *Tintin en Brabant wallon* [compte rendu de D. Maricq, *Hergé côté jardin. Un dessinateur à la campagne*], dans *Revue d'histoire du Brabant wallon. Religion, patrimoine, société*, 27, 2013, fasc. 4, p. 259-267. Cérourx

en relation avec des militaires isolés, ces trouvailles attestent de la dispersion des mouvements de troupes sur un vaste territoire au centre du Brabant wallon.

L'abbé J. J. Quewet, curé de Bierges, village au cœur des combats franco-prussiens de la bataille « de Wavre », écrit dans ses registres paroissiaux, en date du 18 juin 1815, qu'il a été blessé de deux coups de sabre au visage, donnés par un soldat prussien ; il a également perdu l'index de la main droite. Le village et l'église ont été pillés, les vases sacrés, les linges et les biens mis à l'abri dans celle-ci ont été emportés par les pillards²³. Sans doute, le curé a-t-il voulu s'opposer à ceux-ci. Des maisons brûlent à Bierges et Basse-Wavre. À Wavre même, les combats de rue et les tirs d'artillerie entraînent des dégâts considérables, qui motivent par la suite une visite du roi Guillaume. Deux habitants au moins furent tués par des boulets perdus. Des dizaines de maisons furent incendiées. Les dégâts causés à l'église paroissiale préoccupent encore les fabriciens en 1821²⁴. Un boulet français y est resté jusqu'à nos jours enfoncé dans un des piliers du collatéral sud²⁵. En l'absence d'hôpital, les anciens couvents des carmes et des récollets (communautés supprimées en 1796 par le régime français), ainsi que l'hôtel de l'Escaille, sont transformés en ambulance pour les blessés²⁶.

(commune d'Ottignies-Louvain-la-Neuve) se situe à mi-chemin entre Wavre et le champ de bataille de Waterloo.

23 A. SONMEREYN, *op. cit.*, p. 29.

24. *Ibid.*, p. 26-31 ; A. BARBERO, *op. cit.*, p. 168.

25. A. SONMEREYN, *op. cit.*, p. 27 ; J. MARTIN, *Histoire de la ville et franchise de Wavre en roman pays de Brabant*, Wavre 1977 (Publication extraordinaire du Cercle historique et archéologique de Wavre et de la région), p. 569 et p. 577 fig. 202 ; G. P. SPEECKAERT et I. BAECKER, *op. cit.*, p. 60, avec transcription et traduction de l'inscription latine encadrant le boulet, apposée dans les années 1970 par le curé.

26. J. MARTIN, *op. cit.*, p. 569. L.-J.-A. de l'Escaille fut maire de Wavre de 1813 à 1816, traversant les changements de régime (*Ibid.*, p. 453). Sur les bâtiments, voir *Le Patrimoine monumental de la Belgique. Wallonie*, t. 2 : *Province de Brabant, arrondissement de Nivelles*, Liège, 1973 [rééd. 1998], p. 587-591.

Les analyses et récits de la bataille de Waterloo reposent pour l'essentiel sur les témoignages de militaires (mémoires, journaux, documents officiels, correspondance) qui, tous, étaient « de passage » sur les lieux du combat. Un examen systématique des données locales fait, à notre connaissance, encore défaut. Une telle enquête pourrait notamment prendre en compte les déclarations de dommages introduites après les événements par la population civile²⁷, et permettrait une approche plus complète de la double bataille, dans la mesure où celle-ci concerna autant les habitants du cru que les militaires qui se sont affrontés chez eux.

2. Une mémoire collective contrastée et en évolution depuis le 19^e siècle

Le traumatisme et la résilience des civils vont en effet rester peu visibles. Ce sont à nouveau les étrangers qui, pour l'essentiel, vont marquer le sol de l'ancien champ de bataille par des monuments, des visites, et un imaginaire littéraire et artistique. Je voudrais proposer l'hypothèse suivante. Pendant plus d'un siècle, le Brabant wallon ne s'est pas vraiment senti concerné. « La » bataille était quelque chose d'importé, quelque chose à quoi des armées étrangères (pour l'essentiel) s'étaient livrées, au milieu de « nos » champs et de « nos » fermes. Quelque chose qui était comme surimposé au terroir, sans s'intégrer à celui-ci, et dont il n'y avait pas grande gloire à tirer. La bataille était importante pour les Britanniques, les Allemands, les Néerlandais, les Français. Elle l'était aussi dans le discours national belge. Mais pas pour des Brabançons wallons en tant que tels. Ce n'est que progressivement, à partir des années 1950, puis de façon croissante autour du tournant de l'an 2000, que l'on constate une réappropriation de la bataille par les acteurs locaux. La montée vers le Bicentenaire n'est certainement pas étrangère à l'accélération de ce processus. Pour

27. Voir notamment ARCHIVES DE L'ÉTAT A LOUVAIN-LA-NEUVE, *Greffes scabinaux*, n° 4849 (plusieurs centaines de rapports, dont certains sont annotés). Avec mes vifs remerciements à Marie Van Eeckenrode pour les précisions communiquées à cet égard. Voir également J. LOGIE, *op. cit.*, p. 188.

les besoins de l'exposé, j'entends ici par « local » tout acteur lié aux communes ou à la province concernée, dont il n'est pas nécessairement résident mais où il est activement impliqué. La notion de réappropriation ne signifie pas qu'il ne puisse plus y avoir d'habitants indifférents à la mémoire de la bataille, mais qu'une attention significative est consacrée à celle-ci de la part des forces vives.

Très tôt, dès l'été 1815, des visiteurs se rendent sur le champ de bataille, parmi lesquels les poètes britanniques Byron et Walter Scott, et un véritable circuit touristique se met en place dans les années qui suivent. La ferme de la Belle-Alliance sera dans un premier temps le point de chute obligé pour ces visiteurs en quête de sensations macabres ou romantiques. Ensuite, après la construction de la Butte du Lion, l'hôtel ouvert par un ancien sergent-major britannique attirera les touristes et comportera un petit musée à leur attention²⁸. Très tôt aussi, des monuments commémoratifs sont érigés sur place. Le contexte est à nouveau celui du romantisme et du deuil des vainqueurs. La série commence en 1817 avec la colonne édifée par sa famille en mémoire du lieutenant-colonel Gordon, aide-de-camp de Wellington²⁹, et se poursuit par le Monument aux Hanovriens, dédié à 42 officiers de la *King's German Legion* par leurs camarades (1818)³⁰, et par les plaques posées dans la Chapelle royale de Waterloo par des officiers britanniques honorant la

28. A.V. SEATON, *War and thanatourism : Waterloo 1815-1914*, dans *Annals of Tourism Research. A Journal of Social Sciences*, vol. 26, 1999, p. 130-158 ; St. SEMMEL, *Reading the tangible past : British tourism, collecting and memory after Waterloo*, dans *Representations*, n° 69, hiver 2000, p. 9-37 ; P. O'KEEFE, *op. cit.*, p. 58-60, 66, 91-105.

29. G. P. SPEECKAERT et I. BAECKER, *op. cit.*, p. 17-18, avec transcription. Le titre de cet inventaire a induit en erreur plusieurs auteurs qui ont pensé qu'il y avait 135 lieux de mémoires à Waterloo et alentours (par exemple A. V. SEATON, *op. cit.*, p. 130) ; or, ce nombre est réparti dans toute la Belgique, essentiellement entre Bruxelles et la frontière française dans la zone de l'ancien théâtre d'opérations.

30. G. P. SPEECKAERT et I. BAECKER, *op. cit.*, p. 18-19, avec transcription.



Lieux de mémoire. La Butte du Lion et la colonne Gordon
vues depuis le Monument aux Hanovriens
(Photo : É. Bousmar)

mémoire de leurs collègues, y ajoutant parfois une pensée collective pour les sous-officiers et soldats anonymes³¹. Ces monuments et d'autres, comme celui du colonel von Schwerin³², s'inscrivent dans une démarche commémorative bien différente de celles que l'on connaît à la suite des deux Guerres mondiales : seuls quelques morts privilégiés, parce qu'officiers et *gentlemen*, en ont bénéficié. Par contre, au nord de Plancenoit, le Monument aux Prussiens (1819) exprime aux héros morts la reconnaissance du roi et de la patrie, sans distinction de grade ou de rang. Sous sa forme néo-gothique, il paraît donc à certains égards plus moderne et traduit aussi la force du sentiment national éveillé en Prusse

31. *Ibid.*, p. 35-40, avec transcriptions; ces plaques ont été déplacées dans l'église Saint-Joseph adjacente. Sur ce double édifice, voir B. MARCHAND-ALAERTS, *De la chapelle et du culte à sainte Anne à l'église Saint-Joseph de Waterloo*, dans *Revue d'histoire du Brabant wallon. Religion, patrimoine, société*, 27, 2013, fasc. 1, p. 38-48.

32. Voir ci-dessous l'article d'A. Geûens.

quelques années plus tôt par l'occupation française³³. Le célèbre Lion de Waterloo est quant à lui produit dans le cadre du royaume des Pays-Bas, amalgamant provinces belges et néerlandaises, dont les troupes combattaient en juin 1815 sous le commandement de Wellington. Projeté par le roi dès 1815, un monument devait marquer l'endroit où le prince héritier fut blessé à l'épaule durant la bataille. C'est le projet d'un Lion de fonte, au sommet d'un tertre évoquant d'antiques *tumuli*, qui fut retenu et achevé en 1826. L'état d'esprit n'était pas vindicatif à l'égard de la France ; il s'agit plutôt, dans l'esprit des commanditaires et auteurs du projet, de marquer la paix retrouvée grâce à la victoire, gage de prospérité pour l'Europe et pour le pays (« le repos que l'Europe a conquis dans les plaines de Waterloo » dit l'architecte)³⁴.

Du côté français, de semblables démarches sont nettement plus rares. La veuve du général Duhesme, commandant la Jeune Garde à Plancenoit, fit élever en 1826 un monument à la mémoire de celui-ci dans le cimetière du village de Ways (entité de Genappe), sans doute à l'emplacement de sa tombe, après avoir constitué une rente pour prix de la concession du terrain, ainsi qu'il appert d'un acte notarié conservé à la cure du lieu³⁵. Le curé du

33. G. P. SPEECKAERT et I. BAECKER, *op. cit.*, p. 30-31.

34. J. LOGIE, *Le cent-cinquantième du Lion de Waterloo*, dans *Revue belge d'histoire militaire*, 21, 1976, p. 828-859 ; A. BUYLE, *Le projet de Jean-Baptiste Vifquain pour le monument de Waterloo*, dans *Cahiers bruxellois. Revue d'histoire urbaine*, 30, 1989, p. 59-72 (projet non retenu) ; EAD., *À propos du projet de Jean-Baptiste Vifquain pour le monument de Waterloo*, *loc. cit.*, 35, 1995-96, p. 145 ; Ph. RAXHON, *Le lion de Waterloo, un monument controversé*, dans M. WATELET et P. COUVREUR (dir.) *Waterloo, lieu de mémoire européenne (1815-2000). Histoires et controverses*, Louvain-la-Neuve, 2000, p. 151-159 ; A. BUYLE, *Un projet inédit de monument à Waterloo*, *loc. cit.*, p. 141-149 (projet de P.H. Pieters, non retenu) ; M. WATELET, *Ériger la mémoire d'un lieu : le monument de Waterloo et le ministère du Waterstaat (1816-1830)*, *loc. cit.*, p. 161-183 ; Ph. RAXHON, *De Leeuw van Waterloo. Een trefpunt van verleden, heden en toekomst*, dans *België, een parcours van herinnering*, tome I, Amsterdam, 2008, p. 179-189.

35. G. BRAIVE, *Duhesme (1766-1815)*, Baisy-Thy, 2001 (Cahier du Cercle d'histoire et d'archéologie du pays de Genappe, vol. 12), p. 537-538.

lieu, l'abbé Devigneron, avait d'ailleurs déjà dû fournir en 1817-1818 une attestation de décès et d'inhumation, dans le cadre d'une procédure menée en France par cette veuve auprès du Ministère de la Guerre, afin de faire reconnaître le décès de son mari et son droit à une pension³⁶. Lancé en 1837, un projet français de souscription pour un monument national, sur les lieux de la bataille, finit par avorter dix ans plus tard³⁷. Il faudra attendre le 20^e siècle pour voir un tel projet se réaliser.

Lors de son Indépendance (1830), la Belgique hérite du champ de bataille et du Lion. Curieux paradoxe, les Néerlandais sont à présent les adversaires et les Français des alliés, au point que le nouveau roi Léopold I^{er} épouse la fille du roi des Français et qu'une armée commandée par Gérard, blessé en 1815 au moulin de Bierges, vient repousser l'armée néerlandaise en 1832. Pour ces raisons, et en gage de gratitude, le député Gendebien, ancien membre du Gouvernement provisoire, propose de fondre le Lion. Ce qui n'eut pas de suite, car il importait aussi à la jeune Belgique de ne pas froisser l'Angleterre³⁸. En 1865, le cinquantième anniversaire de la victoire est célébré à l'étranger par les anciens Alliés³⁹, mais la Belgique fait profil bas, cette fois pour ne pas heurter la France de Napoléon III, dont on craint l'expansionnisme. Ce qui n'empêchait pas de voir dans ce Lion une garantie de

36. G. BRAIVE, *op. cit.*, p. 541.

37. J.-M. LARGEAUD, *Les Français et le « Monument introuvable »*, dans M. WATELET, P. COUVREUR et Ph. DE VILLELONGUE (dir.), *Waterloo. Monuments et représentations de mémoires européennes (1792-2001). Actes du colloque international de Louvain-la-Neuve organisé par l'Association franco-européenne de Waterloo, le 20 octobre 2001*, Louvain-la-Neuve, 2003, p. 173-189 ; J.-M. LARGEAUD, *Napoléon et Waterloo : la défaite glorieuse de 1815 à nos jours*, Paris, 2006, p. 215-218.

38. Ph. RAXHON, *Le lion*, *op. cit.*, p. 156-157.

39. Voir par exemple un ouvrage néerlandais pour la jeunesse publié à l'occasion du jubilé : J. P. SCHABERG, *De getelden dagen. Een geschenk voor Nederlandsche kinderen op het gouden gedenkfeest van de overwinning bij Waterloo*, La Haye, 1865, cité dans M. WATELET et P. COUVREUR (dir.), *Waterloo*, *op. cit.*, fig. 12-13.

l'existence de la Belgique, parce qu'il était un avertissement à la France, lui rappelant sa défaite⁴⁰.

À l'étranger, le souvenir de la bataille tient une place considérable dans la mémoire collective et dans l'imaginaire, qu'il s'agisse de nommer des lieux ou des bâtiments, d'élever des monuments, de produire estampes, gravures, cartes topographiques, tableaux ou œuvres littéraires. C'est particulièrement vrai dans l'Empire britannique, mais Hanovre a aussi sa *Waterlooplatz* et sa colonne de Waterloo, Berlin sa *Belle-Alliance-Platz* et Amsterdam sa *Waterlooplein*. Du côté français, c'est un riche imaginaire de la défaite glorieuse qui prend peu à peu forme. Cette idée sera notamment illustrée par les puissants textes de Victor Hugo (qui séjourna en 1861 en bordure du champ de bataille)⁴¹.

Le centenaire de la Bataille de Waterloo n'a pas pu être fêté en 1915 en Belgique, le pays étant occupé par l'armée impériale allemande, sa propre armée résistant quant à elle derrière l'Yser, aux côtés des garants britanniques et français de sa neutralité. Mais

40. Ph. RAXHON, *De Leeuw*, op. cit., p. 182-183.

41. Ph. SHAW, *Waterloo and the romantic imagination*, Basingstoke, 2002 ; J.-M. LARGEAUD, *Napoléon*, op. cit. ; J. HEINZEN, *Transnational affinities and invented traditions : the Napoleonic wars in British and Hanoverian memory, 1815-1915*, dans *The English historical review*, 127, 2012, p. 1404-1434. L'idée de la défaite glorieuse s'articule en outre sur les éléments du mythe napoléonien : J. TULARD, *Le mythe de Napoléon*, Paris, 1971 (Collection U2) ; N. PETITEAU, *Napoléon, de la mythologie à l'histoire*, Paris, 1999 (L'Univers historique) ; A. JOURDAN, *Mythes et légendes de Napoléon. Un destin d'exception, entre rêve et réalité...*, Toulouse, 2004 (coll. Entre légendes et histoire) ; J.-P. MATTEI (éd.), *Napoléon et le cinéma. Un siècle d'images*, Ajaccio, 1998 ; D. CHANTERANNE et I. VEYRAT-MASSON, *Napoléon à l'écran. Cinéma et télévision*, Paris, 2003. Parmi les nombreuses publications britanniques et françaises sorties en 2014 et 2015 en prévision du Bicentenaire, une remarquable anthologie fournit au public cultivé des extraits d'écrivains, en prose et en vers, mais aussi de témoins et d'historiens classiques, offrant ainsi un beau panorama de la manière dont s'est cristallisée l'image de Waterloo dans la vie littéraire et intellectuelle du 19^e et du début du 20^e siècle (le tout pour le prix d'un livre de poche) : *Waterloo. Acteurs, historiens, écrivains*, textes choisis et annotés par L. CHAVANETTE, Paris, 2015 (coll. Folio Classique, 5920).

les préparatifs avaient eu lieu. Un comité national avait été en charge de sa préparation depuis 1911. Il comptait dans ses rangs plusieurs généraux et officiers supérieurs mais aussi le bourgmestre de Nivelles E. de Lalieux et le vice-président du Sénat, le baron Snoy. Sur son initiative, un Monument aux belges a été mis en place en 1914 au carrefour du chemin d'Ohain et de la chaussée Charleroi-Bruxelles, là où se trouvaient déjà la stèle Gordon et le Monument aux Hanovriens. Le monument, avec un beau sens du compromis, commémore tous les Belges morts à Waterloo « en combattant pour la défense du drapeau et l'honneur des armes » (sans dire quel drapeau)⁴² : c'est donc la bravoure du Belge, censée marquer son caractère national à travers les âges, qui est mise en exergue, qu'il soit monté en ligne dans les rangs de l'armée belgo-néerlandaise ou dans ceux de l'armée française⁴³.

D'autres éléments sont à relever en amont du Centenaire manqué. Ils dénotent à la fois une ferveur napoléonienne très vive en France, sous une III^e République qui panse les plaies de la guerre de 1870, et une perméabilité de l'opinion belge à l'imaginaire français de la défaite glorieuse. Un témoin rapporte ainsi que les visiteurs de la Belle Époque parvenus au sommet de la butte du Lion sont touchés par l'émotion en songeant au destin de Napoléon, et ne se tournent guère du côté occupé jadis par les forces de Wellington⁴⁴. En 1904, à l'initiative de trois Français dont l'historien H. Houssaye, est inauguré le Monument à l'Aigle

42. G. P. SPEECKAERT et I. BAECKER, *op. cit.*, p. 14-16.

43. De façon générale sur le lien entre sentiment national et mémoire collective, voir É. BOUSMAR et N. TOUSIGNANT, *Mémoires nationales et identités flamandes, belges et wallonnes. Essai de bibliographie choisie*, dans É. BOUSMAR, S. DUBOIS et N. TOUSIGNANT (éd.), *Les 175 ans de la Belgique. Histoire d'une commémoration et commémoration d'une histoire : regards critiques*, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 2007 (Cahiers du CRHIDI, vol. 27), p. 163-200. En dernier lieu : M. BEYEN, *Les charmes d'un anachronisme. Production historiographique et contexte sociopolitique à l'aune de Nos Gloires*, dans B. FEDERINOV, G. DOCQUIER et J.-M. CAUCHIES (éd.), *À l'aune de Nos Gloires. Édifier, narrer et embellir par l'image*, Bruxelles/Morlanwelz, 2015, p. 26-36.

44. Témoignage de 1907 cité et analysé par Ph. RAXHON, *Le lion*, *op. cit.*, p. 159.

blessé, censé marquer l'emplacement du dernier carré de la Garde impériale⁴⁵. En 1912 prennent place quatre événements. Tout d'abord est inauguré au pied de la Butte un panorama circulaire de la bataille, vaste peinture représentant les grandes charges de cavalerie française contre les carrés alliés. Dans cette vision de la bataille, c'est bien l'héroïsme menant à la défaite glorieuse qui est mis en avant au premier plan⁴⁶. C'est la vision popularisée par Victor Hugo, à qui précisément est consacrée la Colonne du même nom, inaugurée la même année, le long de la chaussée, à deux pas de l'Aigle blessé. Avec un an de retard, elle devait commémorer les cinquante ans de son passage à Waterloo. La même année encore, l'occupant de la Ferme du Caillou, un Français rassemblant une collection d'objets et de souvenirs napoléoniens, aménage un ossuaire dans son jardin pour y recueillir les ossements des combattants retrouvés sur le champ de bataille lors des travaux agricoles. En 1912 encore, est placée à Hougomont une stèle commémorant les Français tombés dans l'attaque de la ferme⁴⁷. Enfin, une loi votée le 26 mars 1914 a pour but de protéger une vaste portion du champ de bataille ; elle constitue à la fois un texte pionnier en matière de protection des sites paysagers ou patrimoniaux, et un outil *sui generis*, resté unique à ce jour dans l'arsenal législatif du pays⁴⁸.

Le monument à l'Aigle blessé, d'initiative française, va progressivement voir son sens détourné par le mouvement wallon naissant. Celui-ci se caractérise notamment par sa résistance au bilinguisme et par son insistance sur l'identité culturelle française

45. A. BUYLE, *L'Aigle blessé de Gérôme, de la gestation à l'inauguration. Étude matérielle*, dans M. WATELET, P. COUVREUR et Ph. DE VILLELONGUE (dir.), *Waterloo. Monuments et représentations*, op. cit., p. 208-268 ; J.-M. LARGEAUD, op. cit., p. 218-222.

46. I. LEROY, *Le panorama de la bataille de Waterloo, témoin exceptionnel de la saga des panoramas*, Bruxelles-Liège, 2009.

47. G. P. SPEECKAERT et I. BAECKER, op. cit., p. 11.

48. Cf. P. GILISSEN, *La Commission royale des Monuments et des Sites des origines [1835] à 1958*, dans *Les Cahiers de l'urbanisme*, n^{os} 25-26, septembre 1999, p. 150-157, ici p. 153.

de la Wallonie. Dans ce cadre, certains militants rattachistes vont héroïser la participation des soldats wallons au destin malheureux de l'armée impériale et organisent à partir de 1928 un « pèlerinage » à l'Aigle blessé. Ils s'opposent ainsi au discours national officiel, de teneur « belge », qui soulignait la présence de Belges dans les deux camps, et qui imbibait notamment les manuels scolaires. Mais pour beaucoup de « pèlerins », il s'agit simplement de marquer son attachement à une vision « wallonne » de la Belgique, et non de souhaiter un rattachement de la Wallonie à la France. Après avoir connu son apogée en 1938 avec 20.000 participants, le pèlerinage s'étiolera progressivement dans les années 1980⁴⁹.

L'après-guerre est marqué par plusieurs initiatives locales, dont certaines vont façonner jusqu'à aujourd'hui l'ancien champ de bataille comme lieu de mémoire. Notons d'abord deux initiatives privées. Un Musée de cires est ouvert en 1949 en face de la Butte, dans l'ancien hôtel du sergent-major Cotton. Les personnages, qui avaient été réalisés par les artistes du Musée Grévin (Paris), en sont depuis peu déposés dans le nouveau mémorial construit au Hameau du Lion. De son côté, l'Hôtel des colonnes abrita durant quatre ans un modeste musée consacré à la présence en ses murs de Victor Hugo ; rien ne put toutefois empêcher que le bâtiment ne fût rasé pour faciliter la circulation automobile. On peut dans ce cas parler d'un lieu de mémoire avorté. Au centre de Waterloo, la sauvegarde de l'ancien quartier-général de Wellington eut plus de succès. En 1953, l'état du bâtiment, partagé entre un café, un atelier et un cinéma, témoigne de fort peu d'appropriation comme lieu de mémoire, même si quelques souvenirs de 1815 étaient présentés à l'étage. Le bâtiment faillit d'ailleurs être démoli et remonté aux États-Unis. C'est l'action d'un comité, animé par l'ancien secrétaire particulier du

49. S. JAMINON, art. *Waterloo*, dans *Encyclopédie du Mouvement wallon*, tome III, Charleroi, 2001, p. 1663-1666 ; Ph. RAXHON, *L'Aigle blessé sous l'aile du Mouvement wallon*, dans M. WATELET, P. COUVREUR et Ph. DE VILLELONGUE (dir.), *Waterloo. Monuments et représentations*, op. cit., p. 190-207.

roi Léopold III, l'historien J.-H. Pirenne, petit-fils du grand historien national H. Pirenne, qui permit de le préserver et d'y installer le Musée Wellington (1954)⁵⁰. Au sud du champ de bataille, c'est la création de la Société belge d'études napoléoniennes (1950) qui permet la sauvegarde, le rachat et la transformation en musée de la Ferme du Caillou, dernier quartier-général de l'Empereur (1951)⁵¹. Présent lors de l'inauguration, l'ambassadeur de France évoque l'union des Européens – à l'époque, il ne s'agissait encore que de l'Europe de l'ouest, face au Bloc soviétique – et précise « qu'il faut, dans le champ de bataille de Waterloo, voir aussi un symbole : c'est celui qui dit qu'il n'y a pas de bataille qui sépare définitivement les peuples et que l'on peut toujours espérer une communion universelle de tous ces peuples, de toutes ces nations dans la paix⁵² ». Dans le cadre de la construction européenne, ce discours de concorde retrouvée va s'imposer : à l'heure du Bicentenaire, c'est bien lui qui donne le ton⁵³. Par ailleurs, la mise en place de ces structures muséales et associatives locales entraînera à mon sens une appropriation progressive des lieux de mémoire liés à la bataille, par des acteurs locaux. Cette dynamique sera renforcée par l'implication de la Province de Brabant au musée du Caillou, d'abord en accordant des subsides (1964), puis en le rachetant pour supporter elle-même les coûts (1972) ; la scission de la province unitaire et la création de la Province du Brabant wallon (1995) rapprocheront d'autant le centre de décision de la sphère locale. Un autre acteur local

50. museewellington.be, consulté le 15 mai 2015.

51. La Société belge d'études napoléoniennes a publié un *Historique des origines à 1950* et un *Historique de 1950 à nos jours*, sben.be/Historique, mis à jour le 13 juin 2013, consulté le 15 mai 2015. Le site du Musée se trouve à l'adresse dernier-qg-napoleon.be, consulté le 15 mai 2015.

52. G. P. SPEECKAERT et I. BAECKER, *op. cit.*, p. 84, d'après le *Bulletin* [de la] *Société d'études napoléoniennes*, n° 2, juin 1951.

53. Sur la constitution par à-coups d'une mémoire sinon homogène, du moins apaisée, par-delà les frictions et susceptibilités des alliés d'Europe de l'ouest durant la Guerre froide, voir J. HEINZEN, *A negotiated truce : the battle for Waterloo in European memory since the second world war*, dans *History and memory*, 26, n° 1, printemps/été 2014, p. 39-74.

important est le *Waterloo Committee* (1973), mis sur pied à l'initiative du 8^e Duc de Wellington (1915-2014) pour éviter que le ring de Bruxelles ne coupe le champ de bataille, et toujours actif aujourd'hui⁵⁴. Plus récemment va naître une Association franco-européenne de Waterloo (1986), teintée de militantisme wallon et de francophilie⁵⁵. Ces diverses associations ont placé depuis 1965 de nombreuses plaques et stèles commémoratives en divers lieux de l'ancien champ de bataille⁵⁶. Entre la Butte et Hougoumont s'élève notamment une stèle commémorant la mort d'un Nivellois, le lieutenant Demulder, du 5^e Cuirassiers. Ce vétéran de l'armée

54. waterloocommittee.be, consulté le 15 mai 2015.

55. afew.be, consulté le 15 mai 2015. Certaines informations données sur ce site, notamment quant à d'autres associations, pourront paraître tendancieuses.

56. G. P. SPEECKAERT et I. BAECKER, *op. cit.*, passim, que l'on pourra compléter sur ce point par les sites web desdites associations (voir ci-dessus, notes 51, 54 et 55), par celui de l'Association pour la Conservation des Monuments napoléoniens (napoleon-monuments.eu), et par les guides suivants : L. DE VOS e.a., *Le guide des champs de bataille de Belgique et du Grand-Duché de Luxembourg*, Bruxelles, 1994, p. 64-78 (en partie obsolète, il indique encore p. 78 un rythme quinquennal pour la reconstitution des batailles) ; D. BUTTERY, *Waterloo battlefield guide*, Barnsley, 2013 (291 p. denses et bien illustrées, avec malheureusement quelques bourdes dans les noms de lieux : Bas-Wavre, bois de l'Auzelle, Grande-Place, et le CPAS tronqué en « the Public d'Aide Sociale ») ; *Zoom sur Napoléon et la campagne de Belgique*, Waterloo, 2015 (plus succinct, non exhaustif, mais débordant du seul site de Waterloo et incluant de nombreuses photos de reconstituants). S'il est heureux que des bénévoles nettoient les plaques et stèles existantes, on peut se demander quel est *aujourd'hui* le sens d'encore *ajouter* des plaques commémoratives visant telle ou telle unité, dans une démarche de concurrence : le temps n'est-il pas venu d'un balisage touristique neutre, confié à un comité de responsables d'aménagement et d'historiens, dans une logique de médiation des connaissances, plutôt que de prolonger les « hommages » de façon parfois groupusculaire ? La concurrence entre divers comités a bien été perçue par le journaliste G. FONTEYN, *Waterloo : de Leeuw. Over de Slag bij Waterloo die nog altijd aan de gang is*, dans *Plaatsen van herinnering* [vol. 3 :] *Nederland in de negentiende eeuw*, éd. J. BANK et M. MATHIJSEN, Amsterdam, 2006, p. 72-81, ici p. 80-81, et l'historien J. HEINZEN, *op. cit.*, p. 56-57, mais on peut sérieusement douter qu'elle intéresse le public au-delà de cercles très limités. Ne faudrait-il pas définitivement passer d'une logique de pitié à une logique patrimoniale ? Le touriste moyen ne vient plus à Waterloo pour se recueillir, mais pour se cultiver ou se divertir.

française a été tué lors des grandes charges de cavalerie contre les positions de Wellington. La stèle est muette sur les motivations de ceux qui l'ont installée en 1986 : pourquoi avoir choisi ce tué parmi des milliers d'autres ? Sans doute parce qu'il était né en Brabant wallon et que son destin peut inviter à la méditation⁵⁷. On pourrait voir un autre signe de cette appropriation progressive de la bataille au niveau local et « provincial » dans le choix qui en est fait comme thème par plusieurs peintres naïfs actifs en Belgique, des années 1960 au début des années '80, et dont les œuvres ont été commentées par des acteurs locaux⁵⁸. Mais, parallèlement, Waterloo reste un thème de la culture populaire internationale, comme l'attestent par exemple le tube planétaire du groupe suédois Abba (1974), construit sur la reddition de Napoléon (et non sa défaite) comme métaphore de la reddition d'une amoureuse à son soupirent⁵⁹, et des jeux de société comme le Stratego (1947), conçu par un Néerlandais mais opposant des pions rouges et bleus illustrés de combattants napoléoniens⁶⁰, ou le moins connu

57. Le monument a été installé « par le Waterloo Committee en association avec la Société belge d'études napoléoniennes », comme l'indique l'inscription : G. P. SPEECKAERT et I. BAECKER, *op. cit.*, p. 8, avec transcription ; D. BUTTERY, *op. cit.*, p. 116-117, avec photo : « it is ironic that he was killed only a few miles from his birthplace at Nivelles ».

58. Voir *Waterloo et le Brabant wallon vus par les peintres naïfs /seen by naïf painters*, éd. M.-Th. DRAGUEZ DE HAULT et M. DE HENNIN, préface de G.-H. DUMONT, Bruxelles, 1986 : p. 26, 67, 74, 80, 98 pour les soldats britanniques et alliés ; p. 85 pour la rencontre de Wellington et Blücher ; p. 42, 46, 52, pour les Français ; p. 57, 71 pour les affrontements ; p. 103 pour Victor Hugo ; p. 34, 38, 62, 92 pour les lieux en leur état actuel (place de Plancenoit, musée Wellington, ferme d'Hougoumont, le Lion). Outre trois écrivains (J. Beaucarne, F. Humblet et C. Nys), les commentateurs sont liés au Musée Wellington, au Waterloo Committee, au Musée de Waterloo ou à la Société belge d'études napoléoniennes.

59. En 2014, Waterloo commémora par une exposition le succès de cette chanson, qui contribua à entretenir la notoriété de la localité : *L'Avenir. Brabant wallon*, 4 avril 2014 [en ligne].

60. Le jeu a connu depuis le tournant 2000 des déclinaisons dans d'autres univers. En 2015 pourtant, l'éditeur Jumbo sort une boîte qui renoue sans le dire avec l'univers napoléonien d'origine, sous la mention « Waterloo 200 years.

« Napoléon et le secret de Waterloo » (1979), un *wargame* qui met nommément sur la table les unités et leurs commandants⁶¹. On pourrait encore citer le pastiche des textes de Victor Hugo sur la bataille dans la bande dessinée française *Astérix chez les Belges* (1979). La bataille de Waterloo est devenue si proverbiale qu'elle a valeur de paradigme pour l'étude littéraire des récits de bataille⁶² et qu'elle peut servir de situation-test en théorie des jeux pour examiner les choix des décideurs⁶³.

3. Juin 2015 : un Bicentenaire à la fois local et international⁶⁴

Le centenaire de 1915 était préparé en Belgique, on l'a vu, par un comité national. La commémoration des 150 ans de la bataille en 1965 a été quant à elle préparée – et boycottée... – au plus haut niveau. En effet, la cérémonie d'Hougoumont était une cérémonie militaire officielle, les hommages étant rendus par des soldats d'active britanniques et néerlandais. De son côté, la France du général de Gaulle choisit expressément de se tenir à l'écart de l'ancien champ de bataille (tout en organisant des expositions chez elle), et le gouvernement belge s'aligna sur cette position, au grand dam de plusieurs acteurs soulignant le caractère non triomphaliste et recueilli de la commémoration. Plus classiquement, l'année 1965 vit aussi des expositions et autres événements organisés en

Stratego ». Voir notamment le site boardgamegeek.com/boardgame/174064/stratego-waterloo, consulté le 15 mai 2015.

61. Description et photographies des éléments du jeu sur le site *Board Game Geek* : boardgamegeek.com/boardgame/85077/napoleon-et-le-secret-de-waterloo, consulté le 15 mai 2015. Je remercie sincèrement J.-M. Verhasselt, historien et bibliothécaire à l'Université Saint-Louis (Bruxelles), pour avoir attiré mon attention sur ce jeu.

62. Voir P. SCHOENTJES, *Fictions de la Grande Guerre. Variations littéraires sur 14-18*, Paris, 2009.

63. Ph. MONGIN, *Retour à Waterloo. Histoire militaire et théorie des jeux*, dans *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2008, p. 39-69.

64. Dans ce qui suit, je reprends de manière succincte l'analyse, présentée dans une perspective légèrement différente, par É. BOUSMAR, *Waterloo 1815-2015 : mémoire et Bicentenaire*, dans *La Revue nouvelle*, 70^e année, 2015, n° 4, sous presse.

Belgique⁶⁵. Les commémorations de 1990 (175 ans) et 2005 (190 ans) sont plutôt des initiatives d'animation locale, avec une ouverture au public international. En cela, elles annoncent les modalités du Bicentenaire de 2015. La forme que prend celui-ci résulte en effet du travail de long terme de multiples acteurs locaux, actifs sur le plan politique et dans le milieu associatif.

Pendant longtemps, le site touristique de Waterloo a été ressenti comme une destination située dans la périphérie sud de Bruxelles. Mais, significativement, dans les années qui mènent au Bicentenaire, l'ancien champ de bataille se profile bien davantage comme un lieu situé en Brabant wallon et en région wallonne, et il n'est absolument plus question de détruire le Lion comme certains militants wallons l'avaient régulièrement réclamé durant le 20^e siècle⁶⁶. Cette mutation est un effet de l'évolution des structures institutionnelles, sans doute (création de la province du Brabant wallon en 1995 par scission du Brabant unitaire, notamment), mais aussi de l'action soutenue d'acteurs associatifs locaux, déjà évoquée, et d'une prise de conscience des acteurs politiques des communes concernées, disposant des relais nécessaires aux niveaux provincial et régional. Le fait que le bourgmestre de Waterloo en poste de 1983 à 2015 ait été ministre en charge du Tourisme et de l'Économie au sein du Gouvernement wallon (1999-2004), n'est évidemment pas anodin. Ni que le bourgmestre de Braine-l'Alleud depuis 2000 soit un ancien membre de son cabinet. La constitution d'une asbl (dès 1989) et d'une

65. J.-M. LARGEAUD, *Napoléon*, op. cit., p. 223-229 (offrant l'analyse d'archives diplomatiques françaises inédites, dont la contrepartie belge attend encore l'examen). Un relevé et un commentaire des manifestations organisées en Belgique peut être trouvé dans *Commémoration du cent cinquantième anniversaire de Waterloo*, dans *Bulletin de la Société belge d'Études napoléoniennes*, n° 52, fasc. 9, 1965, p. 5-15. L'examen transnational de l'attitude commémorative des divers gouvernements et de leurs opinions publiques en 1965 a été mené par J. HEINZEN, op. cit., p. 44-52, qui souligne lui aussi les crispations britanniques et françaises.

66. Sur ce dernier point, cf. Ph. RAXHON, *Le Lion*, op. cit., et ID., *L'Aigle blessé*, op. cit.

intercommunale (1997) en vue respectivement de l'animation et de la gestion, notamment immobilière, du champ de bataille, est un premier pas significatif. Deux dimensions se révèlent fondamentales : la première, un souci de cohérence et de modernisation dans la gestion des divers éléments patrimoniaux et touristiques, afin de mieux exploiter leur potentiel et de mieux protéger leur valeur culturelle ; la seconde, la montée en force des pratiques de *living history* (bivouacs et reconstitutions de bataille) dans l'animation du site. Commençons par évoquer le second aspect.

La démarche de *living history* (« histoire vivante »), dite aussi de *re-enactment* (« reconstitution historique ») n'est bien entendu pas propre à Waterloo. Mais en quelques années, l'organisation de bivouacs où les *re-enactors* (« reconstituteurs », mais on dit également « reconstituants » ou même « reconstituteurs ») rejouent la vie du cantonnement et s'exercent à la manœuvre ou au maniement d'armes, et l'organisation de combats reconstitués ont rassemblé sur le site un nombre croissant de spectateurs et de reconstituteurs⁶⁷. La manifestation est devenue annuelle et tellement emblématique que désormais les scènes de *re-enactment* ornent la communication visuelle des différents acteurs du site et que la reconstitution sera le fait principal de la commémoration de 2015, comme nous le verrons. Le film documentaire tourné par le Nivellois H. Lanneau (2014) en prévision du Bicentenaire tire également un large parti de la collaboration des reconstituteurs⁶⁸. De même, tel « beau livre » sur

67. P. LIERNEUX, « Histoire vivante » entre science et loisir : la reconstitution historique et les sciences humaines, dans *La Revue nouvelle*, 70^e année, 2015, n° 4, sous presse. Voir aussi J. HEINZEN, *op. cit.*, p. 57-58. La Société belge d'études napoléoniennes a publié un *Historique de 1950 à nos jours. Bivouacs, expositions et autres événements au Caillou et ses alentours* : sben.be/Historique_1950.

68. Sur ce film, cf. R. BAUMANN, *Représenter Waterloo*, dans *La Revue nouvelle*, 70^e année, n° 2, mars 2015, p. 19-22, et É. BOUSMAR, « Waterloo, l'ultime bataille », d'Hugues Lanneau, dans *La Revue nouvelle*, 69^e année, n° 8, août 2014, p. 18-21. Le film a connu une première sortie en salles en 2014, une

la bataille est en réalité un véritable hommage photographique aux reconstituteurs⁶⁹, ainsi que l'exposition de photographies de reconstituteurs par F. Pauwels organisée en plein air à Braine-l'Alleud dans le cadre du Bicentenaire (du 28 avril au 6 septembre 2015)⁷⁰. Bien sûr, la démarche de *living history* comporte ses limites. On ne refait jamais une bataille telle qu'elle a été, non seulement parce qu'en reconstitution on ne tue personne – c'est une évidence – mais aussi parce que les effectifs engagés seront toujours de loin inférieurs à la réalité, et enfin parce qu'au plus le nombre de reconstituteurs s'élève dans une reconstitution, au plus il devient difficile d'atteindre l'homogénéité et l'exactitude requise. Cela dit, les manœuvres (par exemple la disposition de l'infanterie en tirailleurs, en ligne ou en carré), le bruit et la fumée des tirs d'infanterie et d'artillerie ont une valeur exemplative et didactique évidente, de même que la visite des bivouacs⁷¹. Ceci veut dire aussi qu'on ne trouve plus de vrais soldats à Waterloo, mais des acteurs civils, bénévoles et passionnés, d'une nationalité parfois différente de celle de l'uniforme qu'ils endossent.

diffusion en DVD dès le printemps 2015 et sera diffusé à partir de juin 2015 par les télévisions belges et étrangères. La presse s'en est également fait l'écho : voir notamment Ph. FIEVET, *78 minutes de choc frontal*, dans *Paris-Match Belgique*, n° 711, 23-29 avril 2015, encart central non paginé, [p. 10-11].

69. On songe ici à A. WHITE et M. FASOL, *Juin 1815. La campagne de Belgique : Ligny, Quatre-Bras, Wavre, Waterloo*, Waterloo, 2014. L'ouvrage est en réalité bilingue, les textes figurant en français et en anglais, en parfaite adéquation avec le marché lié au tourisme du champ de bataille.

70. Cette série intitulée *Wargames* est également visible en ligne sur le site du Collectif Huma : collectifhuma.com/albums/wargames-1. S'exprimant sur sa démarche, l'artiste explique avoir voulu retrouver l'émotion des combattants de 1815 au travers des portraits des *re-enactors*, à qui il avait demandé d'imaginer ce qu'éprouvait un soldat la veille du combat : « En faisant le portrait d'un vieux grognard, j'ai éprouvé un choc (...). Je pouvais lire dans ses yeux l'angoisse, la peur, la mort, tant il était habité par son personnage. (...) Et j'ai su que ce serait là mon témoignage (...) » (*La Libre Belgique*, 28 avril 2015, p. 22-23). Les photos, en noir et blanc, sont prises à la manière d'un reportage de guerre. Cette curieuse inversion du rapport entre passé et présent, où la reconstitution, pour ne pas dire ici la *fiction*, semble *témoigner* pour la réalité, montre bien la fascination que peut exercer le *re-enactment* sur le public.

71. P. LIERNEUX, *op. cit.*, sous presse.

Venons-en à la première des deux dimensions évoquées. Le caractère vieillissant de l'infrastructure muséale et touristique posait depuis longtemps problème. Le Panorama lui-même, jugé vieillot, était menacé à la fin des années 1980⁷². Au hameau du Lion, les pouvoirs publics durent aussi faire face à des affaissements de la Butte dans les années 1990. Les autorités locales acquièrent progressivement la maîtrise foncière des alentours de la Butte et projettent un réaménagement global. Si celui-ci a connu des retards et des péripéties dont la presse s'est abondamment fait l'écho⁷³, on retiendra la restauration du Panorama et de sa rotonde (2008), des aménagements d'envergure, qui permettent la mise au jour du squelette d'un fantassin hanovrien (2012), la création d'un mémorial souterrain, ouvert in extremis en mai 2015. Plus centre d'interprétation que véritable musée, celui-ci comporte une scénographie et un film ; il intègre la Butte du Lion et la Rotonde du panorama dans son parcours⁷⁴. Entre-temps, la gestion journalière de l'activité de tourisme culturel avait été confiée à une société française spécialisée, *Culturespaces* (2004). Celle-ci s'est toutefois retirée en 2013, les résultats financiers étant obérés par les travaux extérieurs d'infrastructure, et ne sera pas remplacée avant 2016⁷⁵.

En dehors du hameau du Lion, les chantiers sont également nombreux. Le Musée Wellington a vu son extension rendue possible par l'achat de la maison voisine en 2007 et a été modernisé en 2011⁷⁶, tandis que la ferme du Caillou ou Dernier

72. I. LEROY, *op. cit.*, p. 10.

73. *Le Vif/L'Express*, 20 avril 2012, 7 février 2013, 13 juin 2013, 21 juin 2013, 2 octobre 2013, 19 décembre 2013. L'article du 21 juin était intitulé *Waterloo 2015 : c'est la Bérézina*, avec un esprit caustique bien à propos. Plus largement, voir *Le Vif/L'Express*, 24 avril 2015, p. 88-110, qui propose un dossier récapitulatif.

74. Voir notamment R. BAUMANN, *Waterloo comme si vous y étiez !*, dans *La Revue nouvelle*, 70^e année, 2015, n° 4, sous presse.

75. *Le Soir*, 29 mars 2004, p. 14 ; *Le Vif/L'Express*, 18 mars 2013 ; *Le Vif/L'Express*, 24 avril 2015, p. 99.

76. *Le Soir*, 20 juin 2007, p. 8 ; *Le Soir*, 17 février 2011, p. 22.

Quartier-Général de l'Empereur a reçu une nouvelle scénographie en 2015⁷⁷. Cette dispersion de lieux de visite et de conservation (et donc l'absence d'un *grand* musée majeur) permet d'assurer la pérennité des deux bâtiments et de démontrer au visiteur l'étendue de l'ancien champ de bataille, ce qui est assurément une spécificité des lieux. Enfin, si les fermes de la Belle-Alliance et de la Haie-Sainte, le long de la N5, n'offrent au touriste que leur aspect extérieur, celle d'Hougoumont est depuis des années un *must* annuel de la reconstitution historique, accueillant les bivouacs alliés (voire, les premières années, des reconstitutions de combats). Elle est en passe d'intégrer le parcours touristique. Après avoir cessé son activité agricole, elle fut en effet rachetée en 2003 par l'intercommunale Bataille de Waterloo. Depuis, elle fait l'objet d'un projet de restauration intégrant une scénographie confiée à la société Tempora (concurrente malheureuse du consortium Belle-Alliance pour la scénographie du mémorial du Lion). Ce projet est financé grâce à l'action de *fund-raising* d'un comité belgo-britannique, à l'entremise du 8^e Duc de Wellington et à un don significatif du gouvernement britannique. La rénovation est toutefois marquée en 2011 par le vol du Christ de la chapelle, témoin des combats en 1815 (une statue du 17^e siècle restaurée en 2008...), qui sera retrouvé en 2014⁷⁸. Le projet est accompagné depuis avril 2015 par une campagne de fouilles archéologiques, où l'apport britannique est, à nouveau, déterminant⁷⁹. Enfin, en arrière de l'ancienne ligne de front et en limite de la zone de protection du site, la ferme du Mont-Saint-Jean fait l'objet depuis 2014 d'une réaffectation par un opérateur privé, le groupe brassicole A. Martin (installation d'une microbrasserie, d'un espace de restauration et événementiel, d'un espace récréatif et muséal) : l'opération

77. Voir notamment *Le Vif/L'Express*, 27 juin 2014, p. 12, évoquant un budget d'un million d'euros partagés entre la Province et la Région, tant pour la rénovation du bâtiment que pour l'aménagement muséal.

78. *Le Soir*, 11 avril 2003, p. 20, 25 novembre 2003, p. 20, 2 février 2011, 4 février 2011, 19 février 2011 ; *La Libre Belgique* [en ligne], 26 octobre 2014. Voir aussi le site *The Project Hougoumont Appeal* : projecthougoumont.com.

79. Voir le site du projet : waterloouncovered.com, consulté le 15 mai 2015.

permettra d'y mettre en valeur la bière Waterloo, brassée depuis 2005 et rachetée récemment par le groupe⁸⁰. L'étiquette, illustrée par la charge des Scots Greys, n'a varié que sur certains points : on n'y rattache plus explicitement le breuvage aux traditions de brasserie médiévale de Braine-l'Alleud, puisque Mont-Saint-Jean n'est pas sur cette commune, et la mention « The beer of bravery 1815-2015 » a fait son apparition.

Divers monuments commémoratifs anciens, dont l'état de certains laissait à désirer, ont été restaurés⁸¹. Enfin, un pas symbolique important est franchi en 2008, à mi-chemin de la route vers le Bicentenaire : l'inscription auprès de l'UNESCO du site de la bataille sur la « Liste indicative » pour la Belgique, stade préalable à une demande de reconnaissance au titre de Patrimoine mondial⁸². Dans un autre registre, la présence annuelle au salon international du tourisme à Londres permet aux organisateurs de promouvoir le site et les manifestations à venir auprès d'un très large public, notamment anglophone.

Les événements prévus au programme officiel du Bicentenaire sont en réalité très concentrés dans le temps et très localisés. Ils sont organisés du 18 au 21 juin 2015 sur les quatre communes de Waterloo, Braine-l'Alleud, Lasne et Genappe. Outre une exposition au Musée Wellington et le spectacle d'ouverture

80. waterloo-beer.com consulté le 15 mai 2015. L'actualité du Bicentaire est propice aux opérations de promotion : ainsi l'auteur de ces lignes a-t-il rencontré à l'entrée d'une grande surface d'Ottignies, les 15 et 16 mai 2015, un grognard en bicornes, désarmé. Il distribuait des bons de réduction et annonçait qu'une cantinière faisait déguster la bière de Waterloo. Celle-ci, avec un certain sens de l'à-propos, s'était installée près du rayon boucherie !

81. Par exemple le monument Gordon en 2011 (*Le Soir*, 17 février 2011, p. 22), le Monument aux Hanovriens en 2015 ou le monument Brunswick, aux Quatre-Bras, en 2015 également, le ministère allemand des Affaires étrangères ayant dans ce dernier cas contribué aux travaux pour quelque 100.000 euros (*L'Avenir*, édition Brabant wallon, 25 avril 2015, p. 7 et 11 du cahier régional ; *La Libre Belgique*, 25 avril 2015, édition Brabant wallon, p. 15).

82. Voir le dossier sur le site du World Heritage Center de l'Unesco, sous la référence 5362, whc.unesco.org/fr/listesindicatives/5362/, consulté le 15 mai 2015.

construit autour du poème *L'expiation* de Victor Hugo, la commémoration comporte deux spectacles de reconstitution de bataille et plusieurs jours de bivouacs⁸³. Le site web des organisateurs s'en tient strictement à ce cœur de programme⁸⁴.

Il faut chercher ailleurs pour découvrir les bicentennaires des batailles de Ligny (les 12-16 juin 2015) et de Wavre (décalé aux 4 et 5 juillet 2015), ainsi que de nombreuses expositions et autres manifestations organisées à Bruxelles, Nivelles, Charleroi, Mons, Namur, voire même Lasne et Braine-l'Alleud. À défaut d'une véritable coordination dépassant le cadre des quatre communes, il n'y a en effet pas de comité national ou régional ni de labellisation des manifestations liées au bicentenaire de la campagne de 1815, que ce soit au niveau fédéral, communautaire ou régional⁸⁵. Tout au plus le site web de Wallonie-Bruxelles Tourisme offre-t-il un calendrier d'événements, étoffé de diverses informations et de capsules vidéo⁸⁶. Celui-ci est toutefois incomplet et hétérogène (au point d'inclure les marches processionnelles d'Entre-Sambre-et-Meuse, qui n'ont aucun lien direct avec le Bicentenaire et dont la perspective est fondamentalement différente de celle du *reenactment*, puisqu'il s'agit de l'escorte de reliques dans un cadre de sociabilité traditionnelle et villageoise⁸⁷). Cette absence de

83. Voir É. BOUSMAR, *Waterloo 1815-2015 op. cit.*, sous presse.

84. waterloo2015.org, consulté le 15 mai 2015.

85. De son côté, le Gouvernement flamand a estimé qu'il n'y avait pas lieu de s'associer à la commémoration, malgré une demande formulée en ce sens par les libéraux (Open VLD) au Vlaams Parlement. Voir *Le Vif/L'Express*, 25 janvier 2013, p. 12.

86. belgique-tourisme.be, lien « Mémoire », consulté le 15 mai 2015. Le contenu y est illustré de photos de reconstituants et est désigné sans grand souci d'uniformité. On relève ainsi dans les liens et bannières les expressions suivantes, apparemment jugées synonymes : « Bicentenaire Waterloo 1815 » ; « Bicentenaire de la Bataille de Waterloo : Napoléon de 1815 à 2015 », « Napoléon à Waterloo de 1815 à 2015 ».

87. Il ne s'agit donc pas de reconstituer quoi que ce soit mais bien d'affirmer son appartenance à une communauté et son insertion dans une tradition locale : C. BOUCHAT, « *Le village magique* ». *Pluralité des engagements dans les*

validation centralisée contraste clairement avec la manière dont ont été conçues en Belgique les commémorations de la Grande Guerre⁸⁸, ou même avec la centralisation des manifestations liées aux 200 ans de Waterloo en Grande-Bretagne⁸⁹! La mise en place d'une « Route Napoléon en Wallonie » permet toutefois, mais sur un plan non événementiel, de structurer les lieux de mémoire liés à la campagne de 1815, au-delà du seul site de Waterloo, dans une même offre touristique⁹⁰. En marge de cette approche, il faut encore évoquer le litige opposant la commune de Braine-l'Alleud au Guide vert Michelin, à qui elle reproche d'avoir indûment négligé la géographie administrative contemporaine, en n'indiquant pas clairement que de nombreuses curiosités du champ de bataille se situent sur son territoire communal⁹¹.

L'absence d'un comité mis sur pied sous égide gouvernementale (qu'elle soit fédérale ou communautaire) a une autre conséquence ; combinée avec l'accent mis par des acteurs locaux sur une bataille perçue comme européenne et commémorée en fonction d'un public international, elle implique une absence de réflexion sur les soldats belges dans la bataille, et ceci ne manque d'étonner des collègues étrangers. Bien sûr, il y a des unités belgo-néerlandaises dans la reconstitution et le film d'H. Lanneau, pour ne citer que ces deux exemples, met en scène des soldats belges

Marches de l'Entre-Sambre-et-Meuse, dans *Uzance*, vol. 1, 2011, p. 107-127 [en ligne].

88. Sur celles-ci, voir M. BOST et Ch. KESTELOOT, *Les commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale*, dans *Courrier hebdomadaire du CRISP*, n°s 2235-2236, 2014, p. 5-63.

89. Le site web du National Army Museum (Londres, quartier de Chelsea) répertorie l'ensemble des manifestations (expositions, colloques, cérémonies), en même temps qu'il offre une exposition virtuelle de 200 objets liés à Waterloo et divers autres éléments d'information : nam.ac.uk/waterloo200, consulté le 15 mai 2015. Il propose aussi à l'internaute de rechercher si ses ascendants ont participé à la bataille en 1815.

90. laroutenapoleonenwallonie.be, consulté le 15 mai 2015.

91. Voir notamment *La Libre Belgique*, 26 février 2014, p. 15 ; *Le Vif/L'Express*, 11 avril 2014, p. 90-92, 8 mai 2015, p. 14, et 15 mai 2015, p. 120 (courrier officiel du collège communal dans le Forum des lecteurs).

dans les rangs français et belgo-néerlandais. Mais il n'y a pas, semble-t-il, de réflexion sur le fait national à l'occasion du Bicentenaire, contrairement à ce qui s'était produit en amont de 1915 ou lors des discours militants et orientés des « pèlerins » wallons à l'Aigle blessé. En cela, certainement, le Bicentenaire est symptomatique de l'évolution du sentiment national en Belgique. Sur le plan international, certaines réactions épidermiques peuvent surprendre, tel le refus français d'une pièce belge de deux euros commémorant la Bataille. Mais si chaque visiteur viendra avec sa propre sensibilité, tributaire d'une culture nationale, on peut penser que tous se retrouveront sur le site dans une forme d'œcuménisme mémoriel. L'expérience des reconstitutions précédentes montre en effet que c'est bien dans cet esprit que se rencontrent public et reconstituteurs⁹². On pourrait d'ailleurs se demander si un effet du Bicentenaire, notamment dans l'opinion publique belge, ne sera pas un rééquilibrage mémoriel : les *Red Coats* de Wellington avançant au son des cornemuses dans la fumée blanche des tirs d'infanterie ont autant de panache que les grognards de la Garde impériale ou que Napoléon sur son cheval, saluant la foule, et assurant que « cette fois-ci, on va gagner »...

4. Conclusions

En 1815, les populations locales ont subi la bataille, ou pour mieux dire l'ensemble des opérations, et leur vécu reste encore largement dans l'ombre, contrairement à celui des combattants, de mieux en mieux étudiés depuis le travail pionnier de John Keegan ou au travers de récits d'*historical non fiction literature* comme celui d'Alessandro Barbero⁹³. Par la suite, elles ont également subi la mémoire de la bataille.

92. É. BOUSMAR, *Waterloo 1815-2015*, *op. cit.*, sous presse, et ici-même, *supra*, note 56. Une enquête de psychologie sociale ou de sociologie, permettant d'objectiver ces impressions glanées sur le terrain, serait du plus grand intérêt.

93. J. KEEGAN, *op. cit.* ; A. BARBERO, *op. cit.* Le livre récent de B. SIMMS, *op. cit.*, s'inscrit également dans cette veine.

D'un simple lieu géographique, Waterloo devint en quelques années un mythe dématérialisé et délocalisé⁹⁴. Pendant longtemps, ce mythe est animé loin du lieu éponyme par des étrangers. Le site n'est visité qu'en fonction du mythe. Ne peut-on dire à cet égard que les habitants ont subi, passivement, une mémoire collective dominante venue d'ailleurs ? Dans un premier temps, guides, hôteliers et marchands de « reliques » n'ont fait que s'y adapter. Une réappropriation progressive par des acteurs locaux, liés à la communauté locale, permet désormais à la Bataille de faire sens pour la région (communes, Province et Région) où elle se déroula. Ce mouvement, initié dans les années cinquante, contribue à définir la forme que prend la commémoration du Bicentenaire.

Les différents lieux de mémoires (monuments, stèles, musées) ponctuant le champ de bataille, et le site paysager lui-même en tant que lieu de mémoire plus englobant, sont le résultat de la sédimentation de sensibilités et d'époques successives. À l'approche du Bicentenaire, ceux-ci ont bénéficié d'une (re)valorisation qui apporte plus de cohérence et réactualise l'infrastructure mémorielle, tant sur le plan de l'aménagement que du message. Le sens initial du site, à la fois par ses marqueurs commémoratifs, ses visiteurs et l'imaginaire qu'il générât même à distance, était celui d'une victoire ayant ramené la paix en Europe. Progressivement, le site va être marqué par l'imaginaire de la défaite glorieuse. Napoléon devient ainsi, en quelque sorte et paradoxalement, le grand homme de Waterloo. Enfin, l'idée européenne refait surface et finit par s'imposer, en neutralisant cette fois le contraste entre vainqueurs et vaincus : le message de la bataille est bien que l'on peut se réconcilier, même après un carnage. Les premiers visiteurs, très vite des touristes au sens effectif du terme, recherchaient sans doute les sensations et l'émotion. Le recueillement et la pitié ont aussi marqué de nombreux intervenants. C'est assurément la dimension de loisirs qui a pris le dessus depuis ces dernières décennies. Mais on ne

94. Outre ce qui précède, voir aussi l'analyse sémiologique proposée par A.V. SEATON, *op. cit.*, p. 139-151.

saurait la réduire à l'exploitation commerciale et au divertissement superficiel, car elle n'efface ni la curiosité ni la production de sens. Le Bicentenaire a permis la réalisation d'infrastructures et de scénographies muséales de qualité. Il aura aussi, à certains égards, les allures d'un grand jamboree, mêlant les langues et les nationalités, tant dans le public que parmi les milliers de reconstituteurs qui vont cohabiter sous tente et dans les champs pendant quelques jours. Cette expérience-là ne s'effacera pas...

Éric BOUSMAR Université Saint-Louis - Bruxelles adresse de contact : bousmar@fusl.ac.be
--